

Album de vers

Francis Vielé-Griffin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Cueille d'avril : Dea

LA Poésie impérieuse est mon amante
Très grave et docte aussi parfois, comme les dames
Du temps jadis, et douce et tendre dans ses blâmes ;
Son pas altier traîne en lourds plis sa robe lente
Où luit l'éclat des Fleurs de Lys, comme des flammes.
Je sais un cœur vaillant sous sa gorge royale
Marmoréenne ainsi que l'antique Déesse ;
Je sais l'amour jaloux trop grand pour ma faiblesse
Par quoi je vaux ce que je vaux, hautain et mâle ;
Son cœur et son amour, et qu'Elle est ma maîtresse.
Le rythme de sa voix est ma seule métrique,
Et son pas alterné ma rime nuancée,
Mon idée est ce que j'ai lu dans sa pensée,
Certe, et je n'ai jamais rêvé d'autre amérique
Que de baiser l'or roux de sa tête abaissée.
Je n'ai voulu parmi la vie active et sainte
Que des heures que sa douceur livre à ma joie,
Où longuement je parle, où, pour qu'elle me croie.
Je suis naïf, comme un enfant simple et sans feinte.
Aimant l'obscurité que son aile déploie.

Et je vivrai dans l'ombre, à ses pieds, sans tristesse,
N'ayant d'ambition que de rêver près d'Elle,
Sans redouter pour moi l'avenir infidèle,
Car je n'aurai chanté que pour ma douce hôtesse.
Un vague chant d'amour dans l'ombre de son aile.

Les Cygnes : Euphonie

Ce furent là des heures douces,
Ô ma dame des roses blondes,
Où tournoyait en folles rondes
L'essaim des rêves sur les mousses.
Et vous disiez des choses douces.
Ce furent des baisers de rêve,
Ô ma dame des roses blondes,
Comme fleuris en d'autres mondes ;
Et, sous la lune qui se lève.
J'ai cueilli des baisers de rêve.
Ce fut mon radieux poème,
Ô ma dame des roses blondes.
J'aurais noyé au milieu des ondes
De vos tresses mon âme même :
Et vous n'aimez plus qu'on vous aime.

Les Cygnes : Rursus

Ton cœur larmoie
Ce soir de Mai,
Comme un enfant ;
Ton cœur larmoie,
Et se défend
D'avoir aimé
Comme un enfant…
Ton cœur regrette.
En ce doux soir.

Comme un remords ;
Ton cœur regrette
Ses rêves morts
Et cet espoir,
Comme un remords…
Ton cœur hésite
Et craint d'aimer
Comme d'abord ;
Ton cœur hésite…
Et c'est au bord
De cette mer,
Comme d'abord…
Ton cœur se grise
Au même vin
Sans le savoir ;
Ton cœur se grise
En ce doux soir,
Encore en vain,
Sans le savoir…

Carmen Perpetuum : Prélude

L'aurore impériale et sa pourpre ont passé ;
Voici le chant des bois et la rumeur des plaines
Et le printemps mêlant ses sons et ses haleines
Grise d'amour mon âme éprise du passé.
L'herbe est joyeuse et vers le fleuve qui dévie
Majestueux et lent aux horizons perdus
S'élèvent des murmures doux, comme entendus

Par de là l'autre hiver, et par de là ma vie…
Ainsi qu'en ce matin d'avril prestigieux,
Humant la volupté des Choses surhumaines,
Je suis, inconscient, le sentier où tu mènes
Mon être vers un but inconnu de tous deux ;
Ainsi j'ai bu l'amour à tes lèvres diverses
Dès l'aurore première et dès l'éternité ;
Et jusqu'en cet avril où rit la nudité
J'ai tendu le cratère aux baisers que tu verses ;
Nos aveux oubliés me sont comme un remords,
Et j'ai suivi l'écho mystérieux des rires ;
Et dans mes yeux émerveillés ou tu te mires
S'est reflété l'éclat perdu des soleils morts.

Carmen Perpetuum : « La belle Aude »

L'énervante langueur des lents violoncelles
Redit que notre espoir d'aimer est enfantin ;
Le doux hautbois module un regret très lointain ;
Il frémit dans l'orchestre un bruit de grandes ailes ;
La flûte suraiguë aux strideurs sataniques
Raille un sanglot intermittent que dit le cor :
Et voici, n'est-ce pas, l'héroïque décor
Des gaves rugissants et des rocs titaniques :
Voici le choc des fers et les cris du carnage,
La rage cramponnée aux flancs des rocs sanglants,
Et la chute mortelle, et, vers les faîtes blancs,
Le vol prodigieux des vautours plonge et nage…

Et, là-bas, sur le Rhône, un chant de funérailles,
Immense et triste chant que pleure un peuple en deuil
Et les roses de sang sur le double cercueil ;
Et Durandal avec la gloire des batailles.

Le Fruit : Rêve

Loin de la grève ardente et de l'aridité
Où le fleuve se perd dans le sable des dunes
Nous remontions la rive ; un éternel été
Brûle ces lieux voués aux célestes rancunes
Où dorment les débris d'une antique cité.
Tout un jour, exaltés en rêves de conquêtes,
Forts du désir impérieux de l'Inconnu,
Nous marchions, et, parfois, un mirage de crêtes
Dentelait l'horizon silencieux et nu :
L'on entendait vibrer la Lyre des poètes.
Mais l'heure choyait lente des cieux ; l'Infini
Montait de l'horizon qui rétrograde, en nappe
Inaltérée, insultante d'azur uni :
Malgré le désavœu railleur de chaque étape
Nous marchions vers le but fébrile du banni ;
Dans l'éblouissement torride de la plaine
Que hérissent des monolithes, jusqu'au soir.
Nous marchions, en rêvant la bienfaisante haleine
D'un bois et l'ombre des palmiers ; mais nul espoir
Ne s'en venait, là-haut, comme un flocon de laine.
La nuit vint ; puis, dans l'aube, alors que nous allions
Par la rive stérile et morne, et par la route.

Apparut, vers le Nord, ainsi que des sillons,
Une ondulation de collines ; et toute
La rive était empreinte au sceau de grands lions.
Nous entrions alors sous des voûtes hautaines
Écartant les buissons de ronces emmêlés ;
Entre des troncs noueux de noyers et de chênes.
Colossaux et plus vieux que les rocs éboulés.
Des lianes font peser la lourdeur de leurs chaînes.

Plus loin, l'herbe géante, ainsi qu'une forêt.
Vers l'azur entrevu dresse ses cimes blondes
Où le soleil ondule ainsi qu'un flot doré ;
Et puis c'est le murmure accoutumé des ondes,
Et le fleuve, ruisseau maintenant, reparaît ;
Des plaines de limon étrangement fécondes
Surgit, comme au hasard de toutes les saisons,
L'exubérante flore éparse par les mondes ;
Et dans l'effeuillement fauve des floraisons
Notre âme s'attardait parmi des fleurs immondes.
Nous marchions : devant nous, des profondeurs d'un val
Jusqu'au dôme éperdu des feuillages sans date,
En gerbes d'émeraude opaque et de cristal,
Jaillit en bouillonnant la source de l'Euphrate
Avec un bruit harmonieux de clair métal ;
Fardé, comme au printemps, de fleurs roses et blanches,
Debout dans la clairière, éternel et fatal,
Et ployé jusqu'au sol sous l'orgueil de ses branches,
L'Arbre de la Science du Bien et du Mal
Raidit son double tronc bombé comme des hanches.
Au pied de l'arbre avec des fleurs sur ses genoux
Notre âme dit : Voici le fruit où l'on s'étanche ;

Et je pris d'elle un fruit, et je le trouvai doux ;
Nous nous complaisions dans cette ombre qu'épanche
L'arbre, et la volupté des dieux entrait en nous ;
Heure folle ! — puberté de songe : nos rêves
Prenaient vie aux seuls vœux des désirs créateurs,
Mais, joie extasiée, afin que tu t'achèves.
Sur nous l'arbre du mal amoncelait ses fleurs,
Et des siècles passaient comme des heures brèves…
La fin nous est venue, ainsi, comme une mort ;
L'ange vengeur du doux péché d'Adam et d'Ève,
Dans l'immobilité d'un simulacre d'or.
Tient de son poing crispé le flamboîment du Glaive,
Et l'Eden apparaît, là-bas, comme un décor !…

Ancaeus

Les groupes se forment

LE JOUEUR DE LYRE

De la terre vers Eux
Monte l'hymne prestigieux des voix sacrées,
De la Nuit et du Jour et des deux Crépuscules ;
De la terre vers Eux
Des soirs de marbre et des aubes nacrées
Monte le chœur perpétuel des voix nulles,
Des êtres sans nom et des âmes exécrées,
En servile éloge vers Eux !
Vers Eux.
Les Forts et les Grands et les Maîtres,

Dieux des forces dont geint l'orbe de vie esclave,
Vers Eux,
Gardiens impénétrés des sorts mauvais et traîtres.
Dispensateurs du vivre au geste grave,
Monte d'ici le vœu d'hommes justes et forts
Pour que ne sortent de leurs mains les mauvais sorts
Et qu'ils écartent de nos pas les vaines morts !

CHŒUR DE FEMMES

Choisis celle
Choisis celleD'où ruisselle
Choisis celle D'où ruisselle— Pourpre chaude
Pour ta lèvre
Pour ta lèvre Qui s'enfièvre
Pour ta lèvre Qui s'enfièvreDe la sienne —
Le vin qui fera luire en ses yeux d'émeraude
Le feu qui livre au dieu Celle que tu veux tienne.

CHŒUR DES SATYRES

L'eau des cieux et des fleuves
Le soleil et la brise
Ont distillé pour toi ce vin de ta prêtrise,
Roi, pour qu'au soir inébrié tu t'en abreuves.

Une pause

LE JOUEUR DE LYRE

Sainte est l'heure tremblante où se donne à qui l'aime
La vierge impolluée au corps nitide et beau !
Toi, sous ta robe d'or et sous ton diadème

De marjolaine, et dont la chevelure embaume.
Hymen qui souris et portes le flambeau
Sur la vierge nubile répands ton arôme.

TOUS

Io Hymen. Hymenaee io,
Io Hymen, Hymenaee !

LE JOUEUR DE LYRE

Et toi qui Joins au Joug les chairs prédestinées,
Hera, toi qui Consacres l'amour aux années,
Nuptiale, conduis leurs chastes destinées ;
Toi, l'Agile Marcheuse et qui Veilles la nuit,
Tu sais lier l'amour et rien ne désunit
Les époux oublieux des heures pardonnées.

L'époux, entre ses mains jointes, épreint la grappe dont le jus sanglant goutte au cratère que tend l'épouse.

CHŒUR DES FEMMES

Ô, ton sang coule !
Ô, ton sang coule ! Ton âme est soûle.
Ô, ton sang coule ! Ton âme est soûle.Ton être exulte !
Et ton sang pleure :
Et ton sang pleure : C'est la folle heure
Et ton sang pleure : C'est la folle heureDe terreur prude ;
C'est l'hommage suprême et la suprême insulte,
Et c'est le don de joie où la douleur prélude !

CHŒUR DES SATYRES

Saignent tes grappes. Roi, pour tes agapes !
Ton sang ruisselle et soit un vin pour elle !
Et chante dans ta chair le chœur des vieux priapes ;
La vie éperdument ce soir se renouvelle !

Une pause

LE JOUEUR DE LYRE

Tourterelles, hirondelles, passereaux.
Les cygnes, les myrtes et les roses ;

Aphrodite qui sur les blonds sables te poses,
Et dont la chevelure flotte sur les eaux,
Surgis éblouissante et nue et virginale
Dans l'aurorale
Pudeur de tes chairs roses ;
Voici Samia la blonde, orgueil de Maeander
Et ta sœur, par la beauté, fille de la mer :
Prête-lui ta couronne et ta belle ceinture,
Les anneaux d'orichalque et d'or à tes oreilles,
Enrichis-la de tes affolantes merveilles
Car son époux est Roi, de race et de stature ;
Et que le fol Eros de ses flèches fleuries
Qui font goutter le sang des cœurs en pierreries
S'arme et veille, ce soir de la vendange mure !

L'épouse va porter la coupe à ses lèvres pour la tendre à l'époux,
quand une soudaine clameur monte du vignoble.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Album_de_vers. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.